

de l'ennemi. Une heure après que l'ordre eut été donné, vingt mille hommes étaient ensevelis dans un gouffre épouvantable. Hommes, chevaux, canons, tout fut précipité pêle-mêle dans ce gouffre immense et formèrent sous les yeux des français, muets et terrifiés, une montagne sanglante et gémissante. Ce devait être le dernier succès des français, et les Prussiens devaient prendre quelques jours plus tard, une revanche sinon aussi sanglante du moins plus fructueuse et plus glorieuse pour leurs armes.

Avant de nous rendre sur ce terrible champ de bataille de Sedan, plus désastreux pour les Français que Sadowa pour les Autrichiens, voyons ce qui se passait dans les autres parties du pays envahi par les Prussiens.

Le roi Guillaume, suivant l'usage de la guerre, nommait un gouverneur pour l'Alsace et un autre gouverneur pour la Lorraine, abolissait la conscription dans ces provinces et étendait jusque là la ligne douanière du Zollverein. Les armées prussiennes assiégeaient Metz et Strasbourg qui, à l'heure où nous écrivons, restent encore et tiennent bon contre un bombardement cruel et féroce, et des hordes d'ennemis répandus dans toute l'étendue du pays autour d'elles. Ici nous ne pouvons continuer notre récit, sans admirer ce noble et courageux guerrier qui défend Strasbourg, résolu à s'ensevelir sous ses ruines. Le général Urich, dont le nom brille dans cette malheureuse guerre, descend d'une famille allemande, et chose bien curieuse, le général auquel il résiste est d'origine française. Urich est un nom bien connu dans l'armée française. Un des frères du général était un des plus brillants colonels de l'armée et l'autre est actuellement intendant général. Le général a aussi un fils et des neveux qui sont officiers d'état-major. Le défenseur de Strasbourg a débuté dans la carrière militaire lors de la campagne d'Espagne en 1823, où il servit comme lieutenant. Dans la guerre d'Afrique, où il se rendit comme capitaine, il conquit dans l'espace de dix ans les grades successifs de chef de bataillon, de lieutenant-colonel, de colonel, de général de brigade et de général de division en même temps qu'il était décoré de la croix de Commandeur de la Légion d'Honneur. Il servit aussi dans la guerre de Crimée, au siège de Sébastopol, où il commandait la garde impériale, et en Italie où il obtint la décoration de Grand-Officier de la Légion d'Honneur. Lorsque la présente guerre éclata, le général était au cadre de réserve pour limite d'âge, mais il s'empressa de demander et obtint le commandement de la division militaire dans laquelle il est né. Il a pris, dès le début de la guerre, toutes les mesures pour mettre Strasbourg en état de faire une résistance glorieuse qui, même aujourd'hui, paraît invincible. Tel est le héros de Strasbourg.

Il nous faut maintenant détourner nos yeux bien à regret de ce point consolant pour les reporter sur les positions respectives des armées après les combats de Metz et la bataille de Gravelotte. Après l'affaire des carrières de Jaumont, l'objet principal des troupes françaises, commandées séparément par Bazaine et MacMahon, était de se réunir. MacMahon était à Châlons, et entre Châlons et Metz, d'où devait partir Bazaine, se trouvait l'armée du prince royal qui marchait sur Paris, de sorte que pour réunir leurs troupes les deux maréchaux français étaient obligés, du moins MacMahon, de faire un détour et de se diriger vers Sedan par Rheims et Reims, et c'était à Sedan que devaient se rencontrer les deux forces. Pour se rejoindre avant que l'armée prussienne qui viendrait sur ses pas, pût venir prendre position entre eux, MacMahon et Bazaine devaient faire des efforts désespérés. Mais le dernier échoua dans ses tentatives de se dégager de l'armée du général Steinmetz, et le premier, embarrassé et retardé par des troupes nouvelles, et aussi, à ce que l'on a dit plus tard, par les bagages de l'Empereur, est obligé de diminuer ses étapes et est dépassé par les Prussiens avant d'avoir atteint Montmédy. L'ennemi s'empare des défilés de l'Argonne et attend l'armée française.

Le 29 d'août le corps d'armée du général De Failly fut surpris par les Prussiens, rejeté vers Mouzon et après plusieurs heures d'héroïques efforts dut passer la Meuse en déroute. La journée avait été meurtrière, et à neuf heures du soir le canon tonnait encore. Cependant l'armée de MacMahon repoussée sur toute la ligne dut se retirer, abandonnant à l'artillerie prussienne les hauteurs où elle s'était établie. Le lendemain, quoique les armées françaises eussent l'avantage et que les mitrailleuses eussent massacré des bataillons entiers, MacMahon sentant devant lui des forces bien supérieures fut obligé de se replier sous les canons de Sedan. Pendant cette journée les Prussiens se couvrirent de honte en massacrant les habitants du village de Bazeilles et en incendiant ce village. Mais nous sommes à la veille de la journée décisive, les généraux des deux armées le sentaient bien et les soldats français harrassés de fatigue et à demi morts de faim ne manquaient pas cependant d'espérer, et s'ils n'essent eu à combattre que les armées déjà si nombreuses qu'ils combattaient depuis trois jours, leur succès n'aurait pas été douteux. Pour rapporter avec tous les détails nécessaires la grande bataille de Sedan nous ne croyons pas pouvoir faire mieux que de céder notre place à un témoin oculaire qui date de Sedan même sa correspondance au *Courrier des Etats-Unis* :

« C'était le premier septembre. Le premier coup de canon fut tiré avant trois heures du matin. Il faisait nuit encore. La canonade tonna sans discontinuer, plusieurs heures durant, en face de Bazeilles et dans la direction de Douzy. La droite et le centre résistaient. Pendant ce temps, les troupes prussiennes massées sur les hauteurs de

Francheval et renforcées durant la nuit de soldats qui n'avaient pas combattu la veille (le corps d'armée du Prince Royal) attaquaient l'aile gauche. Celle-ci tint bon tant qu'elle n'eut devant elle que l'infanterie ennemie. Mais quand trois batteries prussiennes ouvrirent leur feu du haut des collines, les soldats français, à bout de force et de courage, après ces quatre jours de combats pendant lesquels ils n'avaient eu ni repos, ni presque de nourriture, cédèrent devant le nombre et rompirent les rangs. A onze heures, toute l'aile gauche était en déroute et dispersée dans les bois, où la cavalerie prussienne continua à tirer sur les fuyards. Nombre d'entre eux, jetant leurs armes, passèrent la frontière belge. Une heure après, La Chapelle, défendue seulement par un bataillon de franc-tireurs était au pouvoir de l'ennemi. Villiers-Cernay et Douzy étaient en flammes. L'aile droite de l'armée prussienne marchait en avant, enveloppant de plus en plus le centre de l'armée de MacMahon qui combattait toujours. Le maréchal MacMahon blessé le matin dès le commencement de l'action par un éclat d'obus, avait dû céder son commandement au général Wimpffen. Soudain on entend le canon sur les derrières de l'armée française, dans la direction de Sedan. Les Prussiens ont passé la Meuse en aval de cette ville et prennent les français à revers. Il y eut alors une admirable manœuvre : une partie des troupes qui composaient l'aile droite et combattaient depuis l'aurore se retournèrent vers Sedan, traversèrent la ville au pas de course, et vinrent tomber sur les Prussiens, qui, surpris par la violence de cette attaque, reculèrent et furent durant un moment refoulés dans la Meuse où un très grand nombre d'entre eux périrent. Mais bientôt, accablés une fois encore sous le nombre, épuisés par ce dernier effort, les Français reculaient à leur tour et étaient rejetés dans Sedan. Le Maréchal MacMahon, à cheval depuis le matin, se portait sur les fronts d'attaque les plus avancés pour reconnaître les positions. L'empereur, qu'il avait fait prévenir, était également monté à cheval, et sortait de la ville, lorsqu'il rencontra le maréchal qu'on ramenait dans un fourgon d'ambulance, blessé à la cuisse gauche d'un éclat d'obus. Le commandement avait été pris par le général Wimpffen, comme étant le plus ancien. Le combat se soutint énergiquement pendant plusieurs heures ; mais, vers deux heures de l'après-midi, les troupes furent repoussées et se portèrent jusque dans la ville, dont les rues se trouvèrent bientôt encombrées de chariots, de voitures d'artillerie, d'hommes d'infanterie et de cavalerie, le tout dans la plus grande confusion. L'empereur se rendant sur le champ de bataille, se porta d'abord vers le corps du général Lebrun, à Balan, où l'action était très-vive, et de là vers le centre, encourageant de sa présence la troupe et montrant le plus grand sang-froid au milieu des projectiles qui tombaient autour de lui. Après être resté quatre heures sur le champ de bataille, et avoir parcouru les points où le danger était le plus fort, il revint en ville et se rendit chez le Maréchal MacMahon. Vouloir ressortir ensuite, il ne put traverser les rues, tellement elles étaient encombrées, et il fut forcé de rester dans la place, où les obus pleuvaient, allumaient plusieurs incendies, frappaient des blessés dans les maisons et semaient la mort dans les rues, en tombant sur des masses profondes d'hommes entassés les uns sur les autres. Forcé de rester dans la ville, l'Empereur s'installa à la sous-préfecture qui se trouvait au centre de cette pluie de feu. Plusieurs obus vinrent éclater sur le toit et dans la cour de cette résidence, où arrivèrent bientôt les commandants des différents corps, annonçant que la résistance devenait impossible. Les soldats après s'être vaillamment battus pendant presque toute la journée, attaqués de tous côtés, s'étaient portés vers la ville et se trouvaient pressés les uns contre les autres dans les rues et les fossés. La confusion fut bientôt partout, et tout mouvement devint impossible. Les obus prussiens tombaient dans ce flot humain, y portaient la mort à chaque coup, et les murs des remparts de la ville, loin de servir d'abri à cette armée, allaient devenir la cause de sa perte. Reconnaisant alors l'impossibilité d'une résistance utile, on fut obligé de demander à parlementer, et un drapeau blanc fut hissé sur le sommet de la forteresse vers cinq heures du soir. Dans ce moment, l'armée prussienne, forte de plus de 350,000 hommes, avait resserré son cercle ; une artillerie formidable occupait toutes les hauteurs qui dominaient la ville, et son infanterie avait pu s'avancer jusque sur les glacis de la place. Dès lors la bataille était finie. L'aile droite de l'armée prussienne continuant son mouvement eut bientôt donné la main aux troupes qui avaient passé la Meuse et marchaient à sa rencontre. Toute l'armée française était cernée. Il fallut se précipiter dans la ville que les boulets ennemis atteignaient déjà. Il y eut un moment de désespoir morne parmi tous ces combattants épuisés. Le général de Wimpffen afficha sa proclamation. On n'avait ni vivres ni munitions ; il fallait se rendre ou mourir. Les soldats étaient démoralisés. On capitula. Pourtant quand un colonel français monta sur les remparts, le drapeau blanc à la main, pour demander à parlementer, un sentiment de honte et de rage passa dans le cœur des soldats et il y en eut quelques uns qui tirèrent sur lui sans l'atteindre. Le bombardement dura deux heures encore, massacrant dans les rues les soldats et les habitants. C'est ainsi que le général Guyot de Lespars fut tué par un obus qui, après avoir passé entre les jambes d'un officier sans le blesser, éclata derrière lui, couchant par terre quatre personnes. A huit heures, le feu cessa. L'Empereur avait envoyé son épee au quartier général prussien, avec un message dans lequel il disait « que n'ayant pu parvenir à se faire tuer à la tête de son armée, il demandait à traiter à des conditions honorables. »

Par la capitulation de Sedan, près de 85,000 français furent faits pri-